

LES ROSES DE GUELDRÉ

J'ai voulu, ce matin, le rapporter des roses.

J'ai voulu l'apporter cette touffe neigeuse. Où l'averse, fluide et pâle voyageuse. Au passage a jeté ses bruyantes diamants. Et, pour cueillir ma gerbe à ces viornes blanches, j'ai trempé mes doigts chauds dans la fraîcheur des branches.

Le buisson secoué riat entre mes mains. Egrenant son collier de perles aux chemins. Et me pleuvant aux yeux sa douce élaboration. Où, par place, brillait un éclair de ciel bleu. Un printemps de clarté s'annonçait en ce jeu. Et l'évoquais, comme une chose bonne et sûre. Le baiser, à mon front mouillé de rose en pleurs, Que tu me donnerais en échange des fleurs!



Mlle Blanche Walse dans "The Other Woman" au Tulane cette semaine.

L'Evêque Davis Sessums passe quelque temps à French Lick Springs, Ind.

Le Dr. et Mme Aldrich et leurs enfants sont revenus de New York jeudi dernier.

Mlle Hilda Phelps passe quelque temps chez M. et Mme Robert J. Norman, à la Passe Christian.

Mlle Grace Leeds est de retour de la Virginie, où elle a séjourné quelques mois.

M. et Mme Wallace Bouden, sont de retour du nord.

M. R. M. Wamsley et sa petite fille, Mlle Carrie Wamsley, sont arrivés vendredi de Youkers, N. Y., où ils ont été pendant plusieurs mois les hôtes de Mme Harry Allen.

Mme Gordon Sargent et ses enfants et Mlle Gladys Eustis sont arrivés de New York jeudi.

M. et Mme Bernard Mings sont de retour de Tate Springs, Tenn., où ils ont passé quelque temps en quittant la Caroline du Nord.

M. et Mme Thomas Richardson sont revenus récemment de la Baie St Louis et occupent une nouvelle résidence, 3541, rue Carondelet.

Mlle Eva Howe est de retour de New York où elle a passé plusieurs mois avec son frère et sa belle-sœur M. et Mme George Howe.

M. et Mme John Dabney Miller sont de retour de la Passe Christian, où ils ont passé l'été.

Milles Anna et Ruth Leeds sont revenues de la Caroline du Nord ces jours derniers.

Miles Antonia et Anita de Ben sont de retour d'un séjour à Covington, La.

M. E. F. Kuhnke passe quelques jours à Opelousas, La.

Mlle Lottie Miller est de retour de la Caroline du Nord.

Mlle Jessie Tebo est arrivée jeudi de Flat Rock, C. du N. où elle a passé la saison.

M. William Campbell est parti hier pour Chicago, Pittsburg et New York.

M. Frank B. Thomas est de retour d'un voyage au Nord et à l'Est.

M. W. O. Hart est parti mercredi pour New York et Washington, D. C.

Mlle Jeanne Labasse passe quelque temps à Lafayette, La., chez M. et Mme C. O. Mouton.

En présence d'une nombreuse et très élégante assistance, on célébrait jeudi à cinq heures et demie, en l'église de St. Noy de Jésus, le mariage de Mlle Nell Brea, fille de M. et Mme J. E. Brea, avec M. Ernest Lewis Eustis. Des palmiers et des fougers décoraient le sanctuaire, et l'autel éblouissant de lumières, était orné de roses blanches et de fougers.

En tête du cortège qui est entré aux accords de la marche de Tanhauser, se trouvait le comité de réception composé de M. Hugh Brea, John L. May et Edward Finley. Les garçons d'honneur qui venaient ensuite étaient M. George Janvier et Norman Scott. Les demoiselles d'honneur, Mlle Gladys Eustis et Anna May, avaient de jolies robes légères sur transparent vert-bleu et portaient des papiers remplis de roses blanches et de fougers, noués de tulle vert nil et blanc. Mlle Sarah Brea, la première demoiselle d'honneur, avait une toilette de marquise blanche garnie de mesallie brodée d'argent. Les petites files qui marchaient devant la mariée portant des fleurs, étaient Mlle Isabel Eustis, Angela et Elizabeth Gregory, Sedley Hayward et Alice Moore. Leurs toilettes étaient en mousseline et dentelle. La mariée, accompagnée par son père, était ravissante dans sa toilette nuptiale en charmante blanche brodée à la main et relevée de dentelle duchesse et de perles. Son voile de tulle était retenu avec des fleurs d'orange et elle avait un bouquet de roses blanches et de muguet. M. Eustis était assisté par M. Edward Brea. L'officiant était le Rév. Père Biever. M. et Mme Eustis sont partis pour le nord le soir même. Ils demeurent au retour chez M. et Mme Jacob Born, 1612 rue Robert.

M. et Mme Louis Landry sont de retour d'un séjour à Claiborne Cottage, Covington.

Mme J. G. de Baroncelli, est arrivée avec ses enfants, de Mandeville, où ils ont passé l'été.

M. et Mme G. F. Lapeyre, sont actuellement à New York.

M. et Mme John B. Levert et leurs enfants partiront le mois prochain pour le Nouveau Mexique où ils vont faire un long séjour.

Mme George B. Matthews, Jr, est de retour du Canada.

M. Isaac Delgado est rentré à la Nouvelle-Orléans ces jours passés, après un séjour à Atlantic City et à New York.

Mme Charles Coyle et ses enfants sont revenus hier de Mandeville où ils ont passé l'été.

M. et Mme George Wharton et leur famille sont de retour de Mandeville.

Mme Ernest T. George et Mlle Agnes George sont arrivées jeudi de Flat Rock, C. du N.

Mlle Myra Wamsley est partie lundi pour St. Louis, où elle passera quelques semaines avec Mlle Margaret Miller.

M. et Mme George Soulé et Mlle Lily Soulé sont de retour d'un voyage au Canada et au Nord. Mlle Mary Soulé qui était avec eux passe quelque temps à Chicago.

Mlle Carmélite Janvier est arrivée de New York, jeudi, à bord du steamer "Greole". Ses sœurs, Mlle Célestine et Lois Janvier prolongeront de quelques semaines leur séjour au Nord.

M. et Mme George Ferrer et leurs enfants sont de retour de Coburg, Canada où ils ont été les hôtes de M. et Mme C. M. Soria.

M. et Mme Edward J. Bobet sont revenus récemment de Waveland. Mme Bobet est de retour pendant plusieurs mois.

M. Harry Hardie est de retour de Flat Rock, C. du N.

Mme E. K. Converse est revenue de Biloxi au commencement de la semaine.

M. et Mme Sam Labouisse ont passé quelques jours à Covington la semaine dernière.

M. et Mme Eben Hardie sont revenus de la Baie St-Louis ces jours passés.

craince comme sans espérance habiter une île déserte avec lui pendant de nombreuses années.

Le patron, le sourire aux lèvres, vint saluer son nouvel hôte. Il l'assura de sa profonde affection pour l'armée; il avait servi dans les zouaves, fait campagne, et...

—Bien, bien, interrompit le commandant.

Et, sur un ton qui cinquait et n'admettait pas de réplique: —Puisque vous avez servi, servez-moi à dîner: c'est l'heure. Pas d'oiignon, pas d'ail surtout pas d'ail!

La table lui sembla assez proprement dressée, le linge frais, les convives en ligne. Par malheur, une mouche, suffoquée sans doute par la chaleur, était tombée sur sa serviette. Marviel se put réprimer un brusque mouvement de répulsion, mais il ne proféra aucune de ces exclamations colorées qu'inspirent trop souvent l'indignation aux militaires. Très froid, très calme, il appela le garçon et lui montra le cadavre de la bête, que l'officier s'empressa d'enlever entre deux doigts.

—A présent, fit le commandant, allez vous laver les mains et donnez-moi une autre serviette.

Ah! le garçon, que ces messieurs appelaient familièrement Engène et avec lequel ils ne désignaient pas de plaisanter, le regarda, mais s'aperçut bien vite que ce grand séot, mince et droit comme son sabre, n'avait nullement l'intention de rire. Ce visage tanné, à l'osature saillante, conservait dans ses traits fortement cernés une inaltérable énergie, qu'accentuaient des yeux noirs très vifs et une moustache drue aux pointes relevées. Engène alla se laver les mains, puis passa à la caisse pour demander une serviette et conter l'histoire de la mouche, qu'il termina par ces mots: —Hein! mademoiselle, croyez-vous que c'en est un de numéro, ce point-là?

Par une coïncidence des plus faucheuses, les autres commandants qui pressaient pension à l'hôtel ne virent pas ce premier jour; ils étaient en ville. Marviel vit là plus qu'un manquement grave à la bonne camaraderie, une sorte de manifestation, voulue ou non, tendant à lui faire bien sentir qu'il approchait de la limite d'âge, n'aurait jamais un galon de plus et que l'on se désintéressait déjà complètement de lui.

A la tristesse de vieillir, s'ajoutait l'amertume de voir se terminer sans gloire une carrière qu'il rêvait héroïque. Il se disait bien qu'il avait accompli son devoir, tout son devoir strictement; mais cette vaine satisfaction de conscience ne l'empêchait pas de laisser percer, en dehors du service, toutes les rancunes d'un caractère justement aigri.

A chaque plat, en commençant par le potage, il trouva un reproche à faire, non pas tant que le degré de chaleur ou de salure lui fut plus particulièrement désagréable, mais parce qu'il éplorait le besoin de taquiner, de contredire et d'affirmer cette supériorité dont il avait tant été dépourvu. Toutefois, appartenant à cette catégorie d'officiers qui estiment que l'autorité n'a besoin ni de cris, ni de se fâcher, et qu'il suffit pour commander de bien savoir ce que l'on veut et de le dire de façon précise, préemptoire, il formulait ses réclamations doucement avec la plus stricte correction.

Engène en était tellement exaspéré qu'il alla se plaindre à la caisse et déclarer qu'il refusait de servir plus longtemps ce "loufoque".

En vain, la caissière lui fit-elle remarquer que le commandant n'était pas habitué aux usages de la maison que ses camarades se faisaient trouvaient là, il se lui en certifiant adressé aucun reproche qu'en tout cas il fallait patienter et ne pas en vouloir au commandant d'une mauvaise humeur passagère; Engène ne voulait rien savoir. Mlle Honorine sortit alors de son bureau et passa dans le salon des officiers, le pour tâcher d'arranger les choses.

Le nouvel hôte avait il se plaindre du menu ou de la façon dont le service était fait?

—Non, madame, répondit évasivement Marviel, ne tenant pas à engager conversation.

—Mademoiselle, rectifia la caissière.

—Je vous demande pardon, mademoiselle; il y a un roman dans votre existence. Contez-moi l'histoire, elle ne doit pas être dans un sac?

Mlle Honorine se rebiffa, belle une chatte irritée.

—Commandant!

—Bravo! fâchez vous, mettez-vous, en un bonne fois en colère contre moi!

—Vous seriez trop content! soupira la caissière, subitement radoucie, tournant le dos et s'éloignant.

—On appelle ça, continua Marviel avec mépris, battre en retraite avant la bataille!

Elle s'arrêta, se retourna et très douce, mais très nette:

—Je refuse le combat, commandant, parce que j'ai compris depuis longtemps que vous ne taquinez les autres que parce que vous souffrez beaucoup.

A coup sûr, le vieil officier ne s'attendait pas à semblable déclaration; il en demeura suffoqué et balté!

—Quel peut vous faire croire?... C'est que, moi aussi, j'ai eu dans la vie de grandes déceptions et que j'en ai pris un caractère contrainant comme le vôtre.

—Tandis que maintenant?

—En vous voyant et en s'apercevant, malgré vos boutades, de vous bien servir, j'ai compris que la meilleure façon d'adoucir ses camarades, c'était d'être indulgent, compatissant et bon.

Cette fois, Marviel s'avouait vaincu et se sentait incapable d'une riposte, d'autant plus qu'une émotion surprenante et bizarre venait de s'emparer de lui. Il se leva, alla vers Mlle Honorine, la regarda, comme s'il ne l'avait jamais vue. Le

colébatrice venait de découvrir tout à coup, sous cette enveloppe minable et dédaignée, des trésors de tendresse accumulés, et l'humble caissière lui révélait en même temps, tout un nouveau plan de vie consolante et serene.

Alors le vieil officier prit la main de la vieille fille et la baisa longuement, pieusement, tandis que deux larmes coulaient sur ses joues.

Mlle Honorine lui tenait tête, mais, avec l'arrière-pensée de ces joueurs bénévoles qui veulent laisser gagner leur adversaire, sachant combien leur serait pénible de perdre la partie. Elle se montrait blâmée des coups d'épingle qu'elle en recevait, juste assez pour attirer l'amour-propre de son hôte, non lui en gardant pas rancune et recommençant le lendemain à vouloir avec le même soin à ce que toutes les petites manies de son pensionnaire fussent respectées.

Cet échange d'amitiés si agréables était facilité par l'absence d'une vingtaine des camarades. Quand virent les grandes manœuvres, que le commandant seul des officiers supérieurs fut laissé au dépôt, les hostilités prirent une tournure plus agressive.

Un fond de salon qui lui était réservé, une fenêtre donnant sur un jardin. Lorsque la croisée était ouverte, le commandant exigeait qu'elle fut fermée; si elle était fermée il fallait qu'on l'ouvrit; c'était une cause permanente de conflit.

Murviel, un soir, ulcéré plus encore que de coutume, touchait à peine aux plats et cherchait à s'absorber dans la lecture vague d'un fait-divers quelconque. On vint frapper à la porte et avant qu'il eût donné la permission d'entrer, la caissière avait ouvert et s'était dirigée vers la fenêtre. Elle attaqua aussitôt sur le mode ironique:

—Quoi ça veut, mademoiselle Honorine, la faveur de votre aimable intervention?

—Du dehors, j'ai vu la croisée ouverte et je viens la fermer.

—Pourquoi cela, mademoiselle, puisque j'ai donné l'ordre de la laisser ouverte?

—Je vous demande pardon, commandant, j'ignorais et pensais que vous ne vous en étiez pas aperçus; car, enrubanné comme vous l'êtes, la fraîcheur du soir pourrait...

—Ah, ah, ah! la fraîcheur du soir! Me prenez-vous pour une femmelette?... Apprenez, mademoiselle Honorine, que j'ai couché des nuits entières sur la terre par la neige et par la pluie!

—Il y a longtemps, commandant, répliqua la caissière en souriant.

—Longtemps... Longtemps répliqua-t-il cherchant le mot désagréable; vous êtes déjà née.

—Ce ne vous rajoutait pas, commandant! Mais de plus pour fermer la croisée.

Et, d'autorité, la vieille fille pensa les vantaux et tourna la crémaillère.

Marviel ne pouvait se tenir pour battu et tenta une diversion:

—On n'a jamais vu un entêtement pareil au vôtre; quel caractère! Vous avez en fait un caractère d'acier.

—Quel est-il?

—Quel est-il? reprit Marviel résolu à la pousser à bout, mais la chose est évidente, puisque personne n'a osé tenter l'aventure.

—Commandant, si nerveusement la caissière, ne parlons pas de ça, je vous prie.

Le grand séot releva à son tour qu'il tenait pénché vers son journal, et renversé sur sa chaise regardant de haut en bas la vieille fille debout devant lui.

Elle n'était pas très séduisante, un nez pointu, des lèvres minces, la peau des joues comme parcheminée de bandes plates très noires, un costume tout simple, également noir, dissimulant la maigreur, et lui donnant, avec le toussé de ciseaux qu'elle tenait à la main, un vague air de cœur tourmenté. Marviel grimaca d'un sourire:

—Tiens, tiens; j'ai touché la corde sensible; il y a un roman dans votre existence. Contez-moi l'histoire, elle ne doit pas être dans un sac?

Mlle Honorine se rebiffa, belle une chatte irritée.

—Commandant!

—Bravo! fâchez vous, mettez-vous, en un bonne fois en colère contre moi!

—Vous seriez trop content! soupira la caissière, subitement radoucie, tournant le dos et s'éloignant.

—On appelle ça, continua Marviel avec mépris, battre en retraite avant la bataille!

Elle s'arrêta, se retourna et très douce, mais très nette:

—Je refuse le combat, commandant, parce que j'ai compris depuis longtemps que vous ne taquinez les autres que parce que vous souffrez beaucoup.

A coup sûr, le vieil officier ne s'attendait pas à semblable déclaration; il en demeura suffoqué et balté!

—Quel peut vous faire croire?... C'est que, moi aussi, j'ai eu dans la vie de grandes déceptions et que j'en ai pris un caractère contrainant comme le vôtre.

—Tandis que maintenant?

—En vous voyant et en s'apercevant, malgré vos boutades, de vous bien servir, j'ai compris que la meilleure façon d'adoucir ses camarades, c'était d'être indulgent, compatissant et bon.

Cette fois, Marviel s'avouait vaincu et se sentait incapable d'une riposte, d'autant plus qu'une émotion surprenante et bizarre venait de s'emparer de lui. Il se leva, alla vers Mlle Honorine, la regarda, comme s'il ne l'avait jamais vue. Le

colébatrice venait de découvrir tout à coup, sous cette enveloppe minable et dédaignée, des trésors de tendresse accumulés, et l'humble caissière lui révélait en même temps, tout un nouveau plan de vie consolante et serene.

Alors le vieil officier prit la main de la vieille fille et la baisa longuement, pieusement, tandis que deux larmes coulaient sur ses joues.

UN BAL A WEIMAR EN 1808

Le 6 octobre, Napoléon et Alexandre sortaient d'Erfurt en voiture. A la limite des Etats de Weimar, ils furent reçus par le duc, suivi de son grand veneur, de quatre maîtres des forêts, d'un cortège de gardes et de piqueurs. Une grande partie de la chasse devait ouvrir les fêtes et former le divertissement de la première journée. L'équipage s'enfonça dans la forêt de l'Ettersberg; au lieu d'y trouver le calme et la solitude, il y rencontra le mouvement et la foule. Citadins d'Erfurt et de Weimar, villageois en costume national, curieux accourus de dix lieues à la ronde, remplissaient les avenues; on vendait des vivres, des rafraîchissements; des tribunes s'élevaient pour les spectateurs privilégiés. Un soleil splendide, illuminait la forêt, relevait la couleur pittoresque de ces scènes, et le tout offrait, suivant une relation allemande, "l'aspect d'une joyeuse fête populaire."

On conduisit les empereurs à un endroit élevé et découvert d'où la vue, se reposant d'abord sur des fatigues dorées par l'automne, découvrait au loin les horizons verdoyants de la Thuringe. Au fond d'une enceinte réservée à l'aide de toiles tendues, un pavillon avait été construit; c'était une galerie oblongue et ouverte; elle avait pour supports, en guise de colonnes, des troncs d'arbres décorés à leur sommet d'un feuillage postiche; des guirlandes de fleurs et de fruits complétaient l'aspect rustique du monument. Les empereurs y prirent place, les rois les y avaient précédés; puis, sur un signal, l'orchestre de toile s'abaissa par endroits, et à travers les ouvertures pratiquées, des cercles, des dames, des chevaliers s'élevèrent, rabattus des parties environnantes de la forêt.

Dès que les monarques eurent tiré, on se mit à chanter l'hymne national sur le front de la galerie. Eperdus, les bêtes bondissaient dans l'enceinte, s'effrayant aux coups, venant à tomber et mourir devant les empereurs. Un appel de trompettes et de cymbales saluait l'apparition de chaque dix cors. Par moments, la fanfare cessait; on voyait sortir de dessous bois des troupes déguisées en sauvages de macarade, affublés de peaux et de feuillage; ils ramassaient les pièces et les dressaient devant le pavillon sur saugruettes pyramides. Quand on eut abattu quarante-sept cerfs, on cessa cette tenue à froid, cette chasse qui n'aurait même point l'image de la guerre, et les souverains allèrent chercher à Weimar de plus nobles plaisirs.

Weimar est une ville de grand air, malgré ses proportions restreintes; par endroits ses places ornées de statues, ses colonnades, le nombre de ses monuments, leur ordonnance régulière, le déploiement de leurs façades. Lui donnaient un aspect de capitale; c'était alors celle de l'art et de la pensée germaniques. Le duc Charles-Auguste aimait à s'entourer de beaux et de grands esprits; il savait les attirer à ses côtés, les y fixer, et par cette parole, se piquait de donner à ses résidences un rang unique au milieu des cités d'Allemagne, de la distinguer de ses parvenues et d'en faire une Athènes. Sa cour gardait les traditions et les manières de l'ancien régime; elle accueillait ses hôtes illustres avec une aisance de bon goût relevée par un faste digne d'eux. L'entrée des empereurs et de leurs suites, les défilés de leurs cortèges, les fêtes de la chasse, les fêtes de la bienvenue, les trouvères leur souhaitant la bienvenue, les trouvères hospitaliers prévenants, leurs amies recevant un traitement magnifique, et la vieille résidence fit ce miracle d'être dignement et longtemps fréquentée.

En ce temps, il fallait aller vite en toutes choses. Napoléon ne donnant à ses hôtes qu'une soirée, on avait voulu accumuler en cet espace de quelques heures tous les plaisirs à l'usage ordinaire des cours: il devait y avoir dîner, concert, théâtre et bal. Le temps manqua pour réaliser ce programme; il fallait passer le concert. A dîner, la table des souverains, dressée en forme de fer à cheval, comptait seize convives, le moindre convive ayant rang de prince. Pendant le repas, Napoléon cessa beaucoup; il fit admirer l'étendue de son savoir, en discutant avec le prince-primat quelques particularités de l'ancienne constitution germanique, et comme on s'étonnait d'une érudition aussi précieuse, il rappela que jadis, en France, les lois de la vie de garnison lui avaient permis de lire beaucoup et d'étudier; ce fut alors qu'il commença l'une de ses phrases par ces mots: "Quand j'étais lieutenant d'artillerie..." A présent ou il évoquait ce souvenir, il avait à sa droite l'empereur et toutes les Russes, puis les souverains de Westphalie et de Wurtemberg, à sa gauche

le duc de Weimar, les rois de Bavière et de Saxe. Il était servi par ses pages, et derrière lui, déboutant respectueusement, deux seigneurs hauts titrés, portant les plus beaux noms d'Allemagne, remplissaient les fonctions de la domesticité féodale.

L'aller au théâtre et le retour se firent en gala, dans de grands carrosses, par les rues illuminées, entre deux rangs d'hommes armés dont chacun portait une torche. Par une attention pour son hôte, le duc Charles-Auguste avait fait venir d'Erfurt les comédiens de l'Empereur; ils donnèrent la "Mort de César", et Talma parut en coiffant sur la première scène germanique. Quand l'incomparable tragédien latinsky vint:

Sur l'univers soumis régnons sans violence.

l'allusion s'imposa, et l'on assure qu'un frisson électrique parcourut l'assistance. Pendant la représentation, Napoléon inspectait la salle, les visages, les toilettes, les attitudes; il remarqua dans une loge un vieillard dont la belle tête blanche et la physionomie fine le frappèrent; ayant appris que ce vieillard était Wieland, le "Voltaire de l'Allemagne", il exprima le désir qu'on le lui présentât dans la soirée.

Quelques instants plus tard, dans la grande salle du château, on se pressait une assistance telle qu'aucune demeure impériale ou royale n'eût pu en réunir de pareille, Alexandre ouvrit le bal avec la reine de Westphalie. Le jeune monarque revint plusieurs fois à un plaisir ou triomphant sur son élégance et sa bonne mine: "L'empereur Alexandre dansait, écrivait Napoléon à Joséphine, mais moi non; quarante ans sont quarante ans."

Passant les groupes, il se fit présenter quelques femmes remarquables par leur beauté ou leur esprit, les dames charmées d'un regard, d'une parole. Il parla aux personnages marquants, puis, apercevant Gertrude qui figurait à son rang de conseiller intime, l'aborda d'un air de connaissance. Quelques jours avant, sachant le poète à Erfurt, il avait voulu le voir, lui avait parlé de ses ouvrages avec intérêt et avec admiration, avait complimenté et lui avait dit certains passages de "Werther": "Voilà un homme," avait-il dit après l'audience. A Weimar, il reprit l'entretien, le poète déclina le temps, puis demanda: "Wieland; mais Wieland n'était pas là; le vieillard était retiré après le spectacle et n'allait plus au bal; il fallait se mettre à sa poursuite, le chercher jusque chez lui et l'amener d'autorité à l'Empereur."

"Je ne puis faire autrement, raconte Wieland, que de monter dans le carrosse qui me fut envoyé par le duc, et de me rendre au bal dans mon accoutrement ordinaire, une calotte sur la tête, sans être poudré, chaussé de bottes en drap, au reste mi avec décence. J'y arrivai à dix heures et demie. A peine fus-je entré que Napoléon vint à ma rencontre de l'autre bout de la salle; la duchesse elle-même me présenta à lui."

L'accueil de l'Empereur au poète fut très particulier; ce ne fut point celui d'un monarque à un sujet qu'il tient à honorer de quelques faveurs. Dans le langage, dans l'attitude de Napoléon, rien de protecteur, nulle trace de cette bienveillance souveraine qui laisse subsister les distances. Volant à la recherche de son hôte, il se pencha vers lui, et dit avec une douceur et une franchise qui n'avaient rien de la familiarité de la cour de France, et dit avec une douceur et une franchise qui n'avaient rien de la familiarité de la cour de France, et dit avec une douceur et une franchise qui n'avaient rien de la familiarité de la cour de France.

On ne regardait plus danser Alexandre; le spectacle était ailleurs. A distance respectueuse, princes, ministres, dignitaires, formant un tour de l'Empereur et du poète on cercle de curieux. Par respect de ce cercle souvenir, Wieland n'a jamais voulu écrire ni raconter en détail la conversation, mais les assistants, en esprit conciliants, permirent d'en retracer quelques traits. Napoléon toucha aux matières les plus diverses, les plus hautes; il passa de la littérature à l'histoire, aux Grecs, qu'il comprenait mal, aux Romains, qu'il admirait fort, prit contre l'acte la défense de César, traits aussi des religions et de leur utilité sociale, parla du christianisme en politique plus qu'en croyant. Sur tous ces points, il s'exprimait avec chaleur, avec des expressions originales, quoique toujours graves, s'animant sans s'égarer, ne cherchant nullement à briller, à éblouir, seulement à mettre en avant des idées et à en susciter chez son interlocuteur. Il mêlait à de profonds aperçus des paroles affectueuses, des questions intimes; mais le grand honneur qu'il rendait à Wieland était de montrer le prix qu'il attachait à connaître son opinion sur tous les sujets abordés.

L'Allemand répondait en assez mauvais français, exposait ses vues, charmé tout à la fois et troublé par cette parole sacrée qui le pénétrait à fond et scrutait toutes les parties de son intelligence. Après deux heures d'entretien, écarté à l'écart et cherchant à provoquer un signe de congé; ne le voyant pas venir, il prit bravement son parti et fit le geste de se retirer: "Allez, donc," lui fit le monarque: "Allez, donc," lui fit le monarque: "Allez, donc," lui fit le monarque.

Il revint alors à Gotha, dans son carrosse avec lui et se retira enfin, laissant l'assistance sous l'impression de ces scènes mémorables.

Mondanités.

Mme Victor Meyer et les demoiselles Meyer sont de retour de Biloxi où elles ont passé l'été.

M. et Mme H. C. Leake et Mlle Mary Ellis Leake sont de retour de Chicago après un séjour à la Nouvelle-Orléans.

Le Gen. et Mme W. J. Behan sont attendus aujourd'hui de Richmond, Va.

Mme J. C. Morris est arrivée du Nord Jeudi.

M. et Mme L. M. Durel annoncent les fiançailles de leur fille Mlle Jeanne Durel avec M. Tobin H. Underwood. Le mariage aura lieu à la fin de ce mois.

Les demoiselles Benschaw et leur frère, M. Donald Benschaw sont de retour de Covington, La., où ils ont passé plusieurs mois.

M. Lewis H. Stanton est revenu mardi d'un voyage à l'Est et dans la Caroline du Nord.

Le Juge et Mme F. A. Monroe et Mlle Adèle et Marion Monroe sont de retour de Flat Rock, C. du N.

M. et Mme G. H. Dunbar et Mlle Alice Foster leur fille sont de retour de Biloxi où ils ont passé l'été.

Vendredi dernier sont arrivées à New York, Mlle Lucie Claiborne et sa sœur, Mlle Lucy Claiborne qui reviennent d'un voyage de plusieurs mois en Europe. Leur retour à la Nouvelle-Orléans s'effectuera dans le courant de la semaine.

Mme Frank Mortimer et ses enfants sont revenus mardi de la Caroline du Nord où ils ont passé quelques semaines.

Le Dr. et George K. Pratt, Jnr, qui ont séjourné à la Passe Christian tout l'été, sont actuellement à Waveland chez M. et Mme Hypolite Laroussini avec qui ils passeront quelques jours.

M. Charles Thorn est actuellement à Lake Placid, N. Y.

M. et Mme J. M. Sherrouse et leur famille sont de retour de Covington, La., où ils ont passé la saison.

M. et Mme John McIlheny qui ont séjourné à la Passe Christian pendant plusieurs mois, ont regagné leur demeure à Washington, D. C. ces jours derniers.

M. et Mme E. Von Mysenbug et leur famille ont pris possession de leur nouvelle résidence à l'angle des rues Seconde et Chestnut.

M. et Mme Albert Magnin et Mlle Olga DeBays sont de retour de la Passe Christian.

LA VIEILLE FILLE. Les Mariages Mangés.